



HAL
open science

L'homo geographicus : de l'emprunt à l'empreinte

Denise Pumain, Jean-Bernard Racine

► **To cite this version:**

Denise Pumain, Jean-Bernard Racine. L'homo geographicus : de l'emprunt à l'empreinte. Revue européenne des sciences sociales (Cahiers Vilfredo Pareto), 1999, XXXVII (113), pp.77-86. halshs-01565299

HAL Id: halshs-01565299

<https://shs.hal.science/halshs-01565299>

Submitted on 19 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Denise PUMAIN et Jean-Bernard RACINE

L'HOMO GEOGRAPHICUS : DE L'EMPRUNT À L'EMPREINTE

«Entre moi et moi-même, il y a la Terre»

Abraham Ortelius, *Theatrum Orbis Terrarum*, préface¹

«La géographie est la science des lieux et non des hommes» disait Vidal de la Blache. Est-ce pour cette raison que les géographes auraient peu à dire aux spécialistes des sciences sociales qui, de l'anthropologie à la science politique, de la psychologie à la sociologie, ont pris pour objet l'étude de l'homme et de ses organisations en société ?

Si, comme aiment à le rappeler les sociologues, «toute science sociale combine des modèles de l'homme et des modèles de la société» (Inkeles, 1964), les géographes, tout à leur zèle concernant les seconds, n'auraient-ils fait qu'emprunter à d'autres leur modèle de l'homme ? De leur observation minutieuse de la variété des aménagements apportés par les sociétés à la surface du globe, n'auraient-ils rien découvert à propos de ces sociétés qui ne fût déjà connu ? n'auraient-ils pas inventé leur propre modèle ? Compte tenu des critiques récurrentes adressées à son beau-frère, cet *homo oeconomicus (rationalis)*, complément naturel des modèles d'équilibre néo-classiques, au centre d'innombrables querelles (Lukerman, 1958, Berry, 1959, King, 1976, Barnes, 1987) récurrentes de décennies en décennies, et qu'une certaine géographie économique a d'ailleurs repris comme tel, le concept d'*homo geographicus* serait-il utile pour donner de meilleures assises épistémologiques à la géographie ? Aurait-il des liens plus faciles avec ses cousins *sociologicus, historicus, roboticus* (Claval, 1984) ?

ANIMAL OU POLITIQUE ?

Dans la tradition occidentale, selon C.J. Glacken (1967), l'homme historique ou géographique, peu différenciés avant le XVIII^e siècle, ont été conçus autour de trois interrogations : environnementaliste (l'homme expression de son milieu), aménagiste (l'action de l'homme créateur de son cadre de vie, qui modifie la nature, la construit), et finaliste ou providentialiste (qui postule l'harmonie pré-établie entre l'homme ou les peuples et leur cadre d'existence). Cette dernière conception disparaît vers la fin du XVIII^e siècle. Avec la laïcisation de la pensée, la Terre devient la demeure de l'homme.

¹ Cité par Jean-Marc Besse, in *Encyclopédie Philosophique Universelle*, Paris, P.U.F., 1998, (J.F. Mattei ed.), article *Philosophie et géographie*, vol. IV.

On s'intéresse alors au sol plus qu'au climat ou aux astres; c'est la géologie qui s'impose dans le registre explicatif. Suit en parallèle une tradition de description de la diversité des peuples et des lieux (c'est le projet politique de connaissance de l'étranger: Strabon, Hérodote) qui inspire aussi la statistique des pays allemands, les états des lieux de la géographie administrative (*Statenkunde*). Il faut connaître l'autre pour agir. Les géographies locales, départementales... fleurissent ainsi aux XVIII^e et XIX^e siècles, jusqu'à la géographie économique de Levasseur qui en 1870 établit une connaissance des ressources. Ainsi s'établit une tradition de la géographie proche de l'économie politique, qui remonte à Turgot, très loin dans l'histoire. On l'appelait *géographie politique*.

L'homme des géographes a été un conquérant, un bâtisseur d'empires, cet animal politique en mal d'espace vital, différencié voire surtout hiérarchisé par la race, que la géopolitique allemande, empruntant à des courants multiples et s'appuyant successivement sur Ritter, Hegel, Kapp, Darwin, Haeckel, Taine, Ratzel, Kjellen, Haushofer et ses épigones, transférant ou croisant les idées des uns et des autres, aboutira après la première guerre, à orienter le fascisme et le nazisme, mouvements entretenant une corrélation étroite avec la géopolitique et les mythes qu'elle a mis en forme. *Géopolitique*, un mot, «un héritage d'idées» sinon une ligne, qui sera reprise dans les années 1970 par un Y. Lacoste, pour qui «la géographie, ça sert d'abord à faire la guerre», voire, tout en se disant opposée aux traditions ratzelienne et haushoferienne, à mettre à disposition de certaines entités «des raisonnements qui justifient l'indépendance, l'autonomie, des raisonnements libertaires» et les aider à «résister à leur hégémonie» (Lacoste, 1982)

Avec la naturalisation de la géographie, la géographie humaine devient une partie de la géographie à côté de la géographie physique. Elle développe les notions de *genres de vie*, qui seraient des adaptations aux conditions de milieu, selon une optique néo-lamarckienne (la pénétration des idées du Darwinisme a été difficile en France). A peu de choses près, un *homo biologicus* qui risque bien de renaître de ses cendres en cette fin de siècle, réactualisé après des décennies de latence.

Soucieuse d'occuper un terrain distinct de celui de la sociologie, la géographie universitaire en formation à la fin du XIX^e siècle opère un rapprochement vers les sciences naturelles. Elle cherche une écologie de l'homme (Raffestin, 1992, Robic, 1992). Elle doit cependant contourner l'aporie d'une conception de l'homme qui ne serait que réactif à son milieu, selon un déterminisme étroit des conditions naturelles, par les ressources locales exploitables, en lui réservant une ouverture inventive, une possibilité de choix, de sélection parmi ces ressources et des modes de leur exploitation: le «possibilisme» d'un Vidal de la Blache (1921) délimite cette marge de manœuvre entre ce que l'on appellera plus tard les contraintes du milieu. L'importance des choix effectués par les sociétés dans la forme finalement donnée à l'exploitation des ressources sera formalisée par Pierre Gourou (1973), qui insistera, pour différencier *l'efficacité paysagiste* des sociétés, sur le rôle des deux importantes médiatisations que constituent, entre les sociétés et les milieux «naturels», d'une part les techniques de production, d'autre part ce qu'il appelle les «techniques d'encadrement», les formes d'organisation sociale permettant la mise en œuvre des techniques matérielles.

DE L'HOMME-HABITANT À L'HOMME PRODUCTEUR

Ce modèle va se figer en se précisant dans les monographies régionales qui fleurissent dans la géographie française de l'entre-deux-guerres. Dans un monde assez lent pour que les pratiques s'incarnent durablement dans des *paysages*, dans un monde assez cloisonné pour que puissent s'épanouir en quasi autarcie des *genres de vie* exploitant les ressources d'un milieu local, les rapports multiples d'ajustement des sociétés et de leur environnement immédiat feront le bonheur de *l'homme - habitant* cher à M. Le Lannou.

Une controverse célèbre l'opposera à P. George (1950, 1993) qui milite pour l'introduction dans ce modèle d'autres déterminants, l'économique et le politique, et donc aussi d'autres échelles de détermination. Le modèle, prométhéen peut-être, est celui de *l'homme producteur*. Ce modèle est aussi celui de l'exploitation et de la colonisation. L'organisation de la production détermine le social, et donc le monde se partage selon les choix politiques des sociétés, capitalistes ou socialistes. La bataille économique produit des inégalités. Le découpage entre pays développés et sous-développés, socialement produit, doit donc remplacer le découpage «zonal» de la géographie classique, et la catégorie «Tiers-Monde» se substitue à celle de «géographie tropicale», entachée d'un naturalisme suspect, dans les programmes d'enseignement et de recherche.

Cette ouverture de la géographie à des catégories de l'économie s'effectue toutefois avec un hiatus sensible par rapport aux questions débattues dans l'économie du moment. Ce n'est en aucun cas *l'homo economicus* qui fait son entrée dans la géographie française. Plus encore que les principes de rationalité ou de maximisation d'utilité (Bridel, 1999), ce sont les hypothèses annexes d'homogénéité qui arrêteront les géographes français, réfractaires à l'abandon de leur axiome de différenciation. L'emprunt se fera en revanche sans grands problèmes dans la géographie anglo-saxonne, quoique non sans débat, et à travers l'œuvre pionnière du géographe-économiste allemand Walter Christaller (Christaller, 1933, Lukermann, 1958, Berry, 1959, King, 1979, Barnes, 1987).

En tout cas, que ce soit l'homme habitant ou le producteur, il s'agit toujours d'un individu, ou du groupe au sens de l'espèce humaine. Ce groupe est peu différencié, il n'est pas vu comme société. Même la notion d'homme-producteur renvoie dans la pratique à des différences d'organisation des sociétés entre elles plus qu'à une stratification interne.

C'est Pierre Gourou qui pensera la notion d'encadrement social, pour expliquer l'efficacité de la rizière comme système agraire permettant des densités de population exceptionnellement élevées. Il introduit aussi la notion d'aléa du choix de civilisation, en parlant de civilisation du végétal. Cela se produit dans les années 1936-38 et est lié à l'expatriation, à la distanciation qu'elle permet à l'égard du modèle de la société colonisatrice.

Pourquoi la synthèse tentée par un Maxilimien Sorre (1957) entre les fondements biologiques, techniques et sociaux de la géographie humaine n'a-t-elle pas fait d'émules? C'était-il est vrai encore le programme de l'écologie mais poussé plus loin. Ses «rencontres de la géographie et de la sociologie» publiées en 1960 ont eu peu de retentissement (de ce fait l'ouvrage n'est pas cité, à juste titre, par J. Coenen-Huther, 1999).

Vers la même époque affleurent des représentations plus complexes avec Jean Gottmann, André Cholley ou encore Abel Chatelain (qui traite des classes sociales dans une géographie sociale, humaniste).

LA MULTIPLICATION DES MODÈLES

Après guerre, les modèles de l'homme éclatent, entre :

- le prométhéen «organisateur de l'espace», apporté par les ingénieurs-aménageurs rapatriés des Colonies,
- *l'homo spatialis* de la nouvelle géographie, théorique et quantitative. C'est avant tout un homme relationnel, pour lequel la position relative dans l'espace est déterminante. Il est «l'homme du moindre effort» (Zipf, 1949), soumis à «la tyrannie de la distance» (Warntz, 1967). Le «déterminisme de la situation» remplace le déterminisme du milieu naturel. *L'homo spatialis* produit dans l'espace des arrangements contraints par la géométrie, des gradients centre-périphérie. Son problème est de maîtriser le «pouvoir de la surface», qui joue de la proximité et des distances. En adaptant continuellement les espacements de ses activités, il transforme l'*étendue* terrestre et ses rugosités en *espace*, socialement construit et normé (Reymond, 1981).

Les mythes fondateurs sont ceux de la plage de Hotelling sur laquelle se localisent deux marchands de glace, celui de la mosquée de J. D. Nystuen (1968) (ou de W. Bunge, 1962) où la position de l'officiant ou du mirhab oriente et polarise et donc détermine celle de tous les assistants. La théorie du plein et du vide central de G. Ritchot (1985) en est une autre expression.

Mais *l'homo spatialis* est aussi un être perceptif, qui hors de l'architecture qu'il a lui-même bâtie ne vit pas dans un univers euclidien tridimensionnel, mais dans un espace ego-centré, concentriquement ordonné en «coquilles» (Moles et Rhomer, 1972) de plus ou moins grande «proxémie» (E.T. Hall) et familiarité. Les espaces qui lui sont bien connus et proches sont relativement dilatés par rapport à ceux qu'il fréquente moins souvent ou qui sont plus éloignés (ce qui revient à dire très approximativement que la distance perçue est dans une relation logarithmique avec la distance physique).

- L'*«acteur»* de la géographie sociale, porteur d'intérêts et engagé dans des conflits, qui élabore des «stratégies» dont il s'agit de décoder les enjeux. Cette identité managériale inspire paradoxalement la géographie radicale américaine, dans la revue *Antipode*, et de plus en plus s'intéresse à un *homo* en situation de minorité, par le genre, ou l'ethnie, ou la sexualité. La géographie devient partiellement celle des «As a...». «En tant» qu'immigrant, que femme, que noir, que lesbienne... «je» géographise à ma manière ! Naît une géographie post-coloniale autant que post-moderne ou féministe, une géographie des exclusions (Sibley, 1995).
- *L'être subjectif*, le sensible, aux beautés du monde, retrouve quelques-unes des dimensions de l'homme-habitant, sous la plume d'un E. Dardel (1952) redécouvert dans les années 1980. Il se prolonge dans *l'imaginatif, rêveur ou créatif*, qui, peut-être sous prétexte phénoménologique, posséderait dans sa tête les

seules visions réelles du monde, interdisant toute réalité «objective» qui ne passe pas par des représentations (Bailly, 1984, 1985, Berque, 1990, Gumuchian, 1991, Yi-Fu-Tuan, 1974, 1977, Buttimer, 1974, 1994, Ley et Samuels, 1978, Gregory, 1994)

UN MODÈLE BIO-CULTUREL : RELATION AU MONDE ET PRODUCTION DE L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE

L'être *bio-culturel*, et donc divers, produit de son environnement, de son éducation, de son expérience, des croyances qu'il partage et des modèles qu'il a acceptés ou s'est choisis, en d'autres termes le «médiat», soit qu'il place l'idéal à la source, lorsqu'il accepte la matérialité des organisations naturelles créées (Racine, 1993), ou, qu'il refuse toute représentation binaire évacuant la complexité des relations entre les pôles virtuels que sont la nature et la culture, ou l'artifice, qui tantôt s'opposent, tantôt se superposent. L'homme à la recherche du sens d'un milieu, sa «médiante» dira Augustin Berque (1990), milieu indissolublement écologique et symbolique, physique et phénoménal, ce qui situe fort bien la réalité de *l'homo geographicus* mais aussi sa dépendance d'une époque (i.e. le sens d'une époque), tout aussi fondamentale que celle du processus d'actualisation d'entités virtuelles qui ne prennent sens que pour et à travers des vies humaines sachant les repérer comme autant d'entités trajectives, la trajectoire exprimant justement cette actualisation. Un *concept bio-culturel* de l'homme naît ainsi, qui, au-delà des évidences, correspond assez bien aux perspectives d'une géographie qui s'efforce à nouveau, – le succès politique et public du «développement durable» y est sans doute pour beaucoup – de rattacher l'homme à son cadre de vie tout autant qu'elle s'est efforcée de le rattacher aux autres hommes et à leurs institutions sociétales.

Si l'homme est au centre des perspectives ouvertes par la géographie humaniste, celle-ci reste «suspendue en l'air» tant qu'elle fait abstraction de l'ensemble des rapports sociaux dans lesquels cet homme est inscrit, et, comme le préconiserait sans doute un Edgar Morin, de ses rapports «biologiques et sociaux», étant entendu que les rapports sociaux s'appuient tout autant sur des médiations culturelles (qui relèvent de la superstructure de la société) que sur des médiations économiques (qui ne relèvent évidemment pas que de l'infrastructure), les unes et les autres entretenant des relations dialectiques, étant tour à tour dominantes selon les circonstances. Le concept bio-culturel de l'homme décrira donc l'homme comme une totalité composée, biologique et culturelle, douée d'une existence concrète et vivante dans un environnement physique et social influençant positivement ou négativement son état de bien-être et se reproduisant et se développant à travers la satisfaction d'un ensemble de besoins fondamentaux, matériels et non matériels, la liberté, la justice, la participation, l'estime de soi étant aussi fondamentaux que boire, nourrir, et respirer dans la mesure où, en l'absence prolongée de justice, d'amour, etc. il y a destruction de l'individu.

C'est pourquoi, d'une part, la géographie tend, contrairement à d'autres disciplines, à vouloir explicitement relier aujourd'hui la problématique de la qualité de la vie et du bien être social, à la mode dans les années 70, au paradigme actuel du développement durable en tant que passage obligé renvoyant directement au

référentiel-habitant et à la nécessité du contrôle démocratique de la production des formes d'organisation de l'espace : faire le constat par exemple d'un écart entre la satisfaction et le développement des besoins par rapports à des contraintes, à des valeurs, culturellement acceptées en tant que normes et que droit. En s'efforçant d'apprendre à lire l'espace autrement qu'en termes de simple étendue, support de distributions et théâtre de l'activité humaine, qu'en termes de points, lignes, de surfaces et de volumes, ou de distance à franchir dont les coûts de friction modularaient les modes d'occupation, ou même en termes de produit social. « Connaissance de la pratique et de la connaissance que les hommes ont de la réalité matérielle qu'est l'espace » (Raffestin, 1980), la géographie n'a pas, à proprement parler, l'espace comme objet mais les relations que les hommes, dans l'espace nouent entre eux et avec cet espace. Analysant l'ensemble de ces relations, la géographie d'aujourd'hui, aux sein des sciences sociales, ne manque généralement plus d'avoir recours, dans une perspective de réciprocité, aux niveaux morphologique, structuro-fonctionnel et socio-affectif de la relation de l'homme et des groupes à l'espace, au territoire, à la base matérielle que lui donne le niveau écologique. *L'homo geographicus* s'est donc élargi de manière à tenir compte de l'ensemble des dimensions qui conditionnent sa vie et les rapports qu'il entretient à l'altérité, l'extériorité, qu'il s'agisse de son environnement ou des autres humains.

A l'intérieur de cette conception très englobante, se développent des modèles, qui, pour rendre opératoires ces systèmes d'interrelation complexes, contraignent à en formaliser les principales dimensions en réduisant à quelques règles les comportements et à quelques paramètres les différences de valeur et de représentations, afin de valider par simulation informatique (Huberman, 1988) leurs effets, à différents niveaux d'agrégation et d'interaction entre les échelles géographiques et temporelles, sur la production des structures spatiales et l'évolution des systèmes géographiques. Les premiers modèles statistiques des simulations à la Monte Carlo se sont enrichis de l'explicitation des comportements d'interaction, par exemple dans les modèles d'auto-organisation (Pumain, 1998) ou les automates cellulaires (Couclelis, 1988), de la flexibilité et de la multiplicité des choix, par exemple dans les programmes de micro-simulation (Hägerstrand, 1970, Clarke, 1996), ou encore les rétroactions cognitives et les effets d'apprentissage, par exemple avec les systèmes multi-agents (Sanders et al., 1997). On est encore loin cependant de formalisations qui constitueraient *l'homo geographicus* dans toutes les dimensions évoquées ci-dessus.

QUELQUES EMPREINTES, MAIS UNE IMAGE ENCORE FLOUE

Inutile de cacher que dans ces conditions, et pour certains, la situation de la géographie peut apparaître comme chaotique. Les géographes se réfèrent-ils à des modèles contradictoires, utilisés de façon ad hoc et souvent peu réfléchis ? Cela donne-t-il raison à ceux qui font de la géographie une simple « projection » de l'organisation des sociétés à la surface de la terre et qui dénie à la géographie toute possibilité de projet théorique propre ? Evidemment non ! (Levy, 1994).

Et pourtant.... jamais on ne s'est autant servi des métaphores spatiales dans le langage des sciences sociales ou de l'art, où l'espace fleurit en des espèces innombrables. Les coquilles de l'homme d'A. Moles (Moles et Rhomer, 1972), qui

retrouvent le modèle gravitaire des interactions spatiales, sont un emprunt un peu plus que métaphorique aux entités de plus ou moins grande proximité emboîtées, à ces régions de plus ou moins vaste portée, dont la prégnance pour les représentations que les individus se font de leur territoire a depuis longtemps été mise en évidence par les géographes. Le modèle centre-périphérie a gagné jusqu'au discours de l'économie. Quant aux frontières, elles sont partout !

On ne peut que déplorer plus amèrement la pauvreté de la pensée géographique. A l'heure où pourtant l'Union européenne invente, sous le sigle vaguement menaçant de SDEC, une politique d'aménagement de son territoire, où partout dans le monde se multiplient les références au développement durable, cet apparence d'oxymoron qui pour les géographes signifie à la fois mise en valeur de la Terre et préservation de ses ressources, il faut interroger le désarroi de la géographie, qui n'a jamais su se décider vraiment entre équité sociale et efficacité spatiale, ou faut-il dire entre équité spatiale et efficacité sociale ? Force est de constater que la géographie hésite entre les valeurs dès lors que celles-ci sont matérialisées dans des paysages, des patrimoines, des infrastructures, entre esthétique et mystique du lieu.

Mais autant qu'ils sont, nos hommes sont-ils vraiment contradictoires ? Ne sont-ils pas tour à tour mobilisés ou mobilisables au fur et à mesure que s'est enrichi, dans notre histoire, le concept d'espace lui-même, et de ses représentations au sein de la discipline – les premières exo-centrées et cartésiennes, les secondes égo-centrées et phénoménologiques – dont les représentations de l'homme ne sont évidemment pas plus indépendantes entre elles qu'elles ne le sont des temporalités disciplinaires ? L'homme biologique est encore ancré dans une géographie d'inspiration néo-darwinienne, écologique, verticale, de l'étude des relations entre les faits au sein des lieux et singulièrement de celles unissant les milieux naturels aux milieux humains. L'homme spatial est celui qui s'intéresse aux relations horizontales entre les lieux, et, singulièrement, à la trame des répartitions, qu'il s'agisse des densités, des activités socio-économiques et de leurs résultats, plus ou moins efficaces, économiquement, socialement, politiquement. L'être subjectif renvoie en revanche aux dimensions socio-affectives de notre relation à l'espace et au territoire, et l'imaginatif-rêveur-créateur à sa dimension onirique. Dans l'analyse on sait bien aujourd'hui que ces diverses dimensions non seulement ne s'excluent pas et sont complémentaires, mais que l'oubli de l'une d'elles est toujours appauvrissant. Et c'est bien ce que démontrent toutes les revues de la littérature disponible, dans un sujet ou un autre, y compris sous les paradigmes modélisateurs, qui montrent leur enrichissement progressif. Manière de les rendre plus robustes, dans l'estimation comme dans la prédiction. Les premiers essais sont généralement orthodoxes, puis les premiers progrès hétérodoxes dans l'orthodoxie (utilisation du principe de rationalité limitée ou cognitive par exemple, prise en compte, à la G. Becker, du « capital humain », les *habit-formations*, etc...), à l'intérieur d'un courant dominant, avant que là où l'orthodoxie ne peut que s'arrêter, incapable d'aller plus loin, on fasse appel à des savoir-faire externes : la prise en compte des interactions sociales, (la pression des groupes de pairs), les données psychologiques, les motivations et les modèles d'attitude, la théorie de la décision (Kleinschmager, 1998), le tout médiatisé par la théorie de la mimésis. Partant de W. Pareto on en arrive à René Girard, en géographie comme peut-être aussi en économie (Dumouchel et Dupuy, 1976, Dupuy, 1992). En d'autres termes, face aux limites du modèle empirico-formel, issu de la physique et réduisant l'homme

à sa dimension économique, les géographes pensent qu'il leur appartient de concevoir une autre approche de l'homme qui allie la prise en compte du subjectif autant que de l'objectif, et qui, en passant par l'individu, pense aussi le collectif, dans ses contraintes comme dans ses projets.

Partant simultanément d'une théorie philosophique de l'homme et d'une théorie empirique de l'espace, le géographe d'aujourd'hui peut-il proposer (et se proposer) un modèle de l'homme fonctionnant comme un heuristique efficace ? L'attention doit nécessairement se concentrer sur l'homme et ses processus cognitifs, le but étant de passer d'une théorie philosophique de l'homme à une théorie empirique de l'homme. Mais tout aussi bien tenir compte du fait que pour le géographe, à défaut de voir la discipline disparaître à très court terme, personne n'en ayant plus besoin alors, la deuxième étape consiste à reconnaître la possibilité et l'intérêt absolu d'aborder l'étude des comportements économiques et sociaux en commençant par les lieux dans lesquels les uns et les autres sont enchâssés. La troisième étape consiste à construire un pont entre cet homme, l'espace et la société. Ce pont, c'est évidemment le territoire. Comme l'a bien montré A. Turco (1988) dans sa contribution à la construction d'une théorie géographique de la complexité, *l'homo geographicus* est alors une construction théorique qui vise à rendre compte à la fois de la dimension cognitive et de la dimension sociale de l'homme dans le cadre de l'agir territorial.

Agissant territorialement, l'homo geographicus a d'un côté une (auto) conscience individuelle lui permettant d'agir selon des stratégies et des modèles cognitifs qui lui sont propres ; de l'autre il est par essence dynamique, c'est à dire qu'il ne trouve son équilibre que dans l'action qui s'inscrit dans le social. Qu'il dénomme, qu'il réifie en transformant matériellement ou qu'il structure, l'homo geographicus – et c'est bien là sa place (épistémologique) dans le concert des sciences – prend en charge l'étude des connaissances que les sociétés ont de leur espace et des processus de territorialisation, déterritorialisation, reterritorialisation qui s'y déroulent. Processus par lesquels le territoire se constitue et évolue, processus ambivalents s'il en est, puisque la territorialisation est, d'un côté, le résultat d'un agir collectif et de l'autre, une condition (une prémisse) nécessaire à la reproduction du social. Ce qui implique par conséquent qu'elle structure le social, la rationalité qui la sous-tend étant l'une des modalités par lesquelles le corps social vit et se reproduit.

Cette conception est à mettre en perspective avec d'autres rationalités (économique, sociale, politique peut-être) qui participent au même débat, mais dont aucune ne l'épuisent. Reste qu'un certain nombre de questions sont loin d'être résolues. Comme celle de la place et la pertinence du référentiel théorique, y compris dans sa relation de proximité / éloignement à la réalité. Comment intégrer la complexité inhérente au monde où l'on vit dans un modèle théorique ? Comme aussi le problème de la liberté de l'acteur social, qui est pris dans la tension entre libertés possibles et contraintes. Comme enfin la question du normatif : est-ce conciliable, ou même souhaitable, de l'intégrer dans la constitution d'un modèle ? Peut-on concevoir du normatif « scientifique » ?

Département de géographie
Université de Paris I- Panthéon – Sorbonne
Institut de géographie
Université de Lausanne

BIBLIOGRAPHIE

- BAILLY, A. (1984), « La géographie des représentations : espaces perçus et espaces vécus », in *Les concepts de la géographie humaine*, (A. Bailly et al.), Paris, Masson, pp. 133-138.
- BAILLY, A. (1985), « Distances et espaces : vingt ans de géographie des représentations », *L'espace géographique*, 3, pp. 197-205.
- BARNES, T. (1987), « Homo Economicus, physical metaphors, and universal models in Economic geography », *The Canadian Geographer/Le Géographe canadien*, 31, n° 4, pp. 299-308.
- BERQUE A. (1990), *Médiances, de milieux en paysages*, Reclus, « Géographiques ».
- BERQUE A. (1992), « Espace, Milieu, Paysage, Environnement », in A. Bailly, R. Ferras, D. Pumain, *Encyclopédie de Géographie*, Economica, Paris, 1992.
- BERQUE, A. (1995), *Les raisons du paysage, de la Chine antique aux environnements de synthèse*, Paris, Hazan.
- BERTRAND, M.J. (1978), *Pratique de la ville*, Paris, Masson.
- BERRY, B.J.L. (1959), « Further comments concerning geographic and economic economic geography », *The Professional geographer*, 9, pp. 11-12.
- BERRY, B.J.L. (1978), « Geographical Theories of Social Change », in BERRY (ed.) « The nature of change in geographical ideas », *Perspectives in Geography*, vol. 3, Northern Illinois University Press, pp. 17-36.
- BRIDEL P. (1999), « Homo œconomicus : rerum causas conoscere ? » *Revue européenne des sciences sociales*, XXXVII, 1999, n° 113, pp. 149-167.
- BUNGE, W. (1962), *Theoretical geography*, Lund, Lund Studies in geography, Série C.
- BUTTNER, A. (1974), *Values in geography*, Washington, AAG.
- BUTTNER, A. (1994), *Geography and the Human spirit*, London, John Hopkins University Press.
- CHRISTALLER W. (1933), *Die Zentralen Orte in Süddeutschland*. Iena, Fischer.
- CLARKE G. (ed) (1996), *Microsimulation in Policy Model and Planning*. London, Pion.
- CLAVAL, P. (1970), « L'espace en géographie humaine », *Le Géographe canadien*, XIV, 2, été, pp. 110-124.
- CLAVAL, P. (1984), « Les modèles de l'homme en géographie », in CLAVAL, P. *Géographie humaine et économique contemporaine*, ch. 11, pp. 234-255, Paris, PUF, Fondamental.
- COENEN-HUTHER J. (1999), « L'homo sociologicus et ses variétés ». *Revue européenne des sciences sociales*, XXXVII, 1999, n° 113, pp. 87-102..
- COUCLELIS H. (1988), « Of mice and men : what rodent populations can teach us about complex spatial dynamics ». *Environment and Planning A*, 99-109.
- DARDEL, E. (1952), *L'homme et la terre, Nature de la réalité géographique*, Paris, PUF.
- DUMOUCHEL, P. et DUPUY, J.P. (1979), *L'enfer des choses : René Girard et la logique de l'économie*, Paris, Seuil.
- DUPUY, J. P. (1992), *Introduction aux sciences sociales : logique des phénomènes collectifs*, Paris, Marketing.
- GEORGE, P. (1950), « Réflexions sur la géographie humaine à propos du livre de M. Le Lannou », *Annales de Géographie*, pp. 214-218.
- GEORGE, P. (1993), « Crépuscule de l'Homme habitant ? » *Revue de Géographie de Lyon*, 4, 213-214.
- GIDDENS, A., (1987), *La constitution de la société*, Paris, PUF.
- GLACKEN, C.J. (1967), *Traces on the Rhodian shore : Nature and Culture in western thought, from ancient times to the end of the eighteenth century*, Berkeley, University of California Press.
- GOUROU P. (1973), *Pour une géographie humaine*. Paris, Flammarion.
- GREGORY, D. (1978) *Ideology, science and human geogrpahy*, Londres, Hutchinson.
- GREGORY, D. (1994) *Geographical Imaginations*, Cambridge/Oxford, Blackwell.
- GUMUCHIAN, H. (1991) *Représentation et aménagement du territoire*, Paris, Anthropos-Economica.

- HÄGERSTRAND T. (1970), «What about people in Regional Science». *Papers of the Regional Science Association*.
- HUBERMAN B.A. (ed) (1988), *The ecology of computation*. Amsterdam, North Holland.
- INKELES, A. (1964), *What is sociology*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice Hall.
- KING, L., (1979), «On neoclassicism in economic geography theory», in L.E. HAMELIN and L. BEAUREGARD, eds., «Retrospective 1951-1976», *The Canadian Association of Geographers*, pp. 31-43.
- KLEINSCHMAGER R. (1998), «L'acteur, la décision et l'ambiguïté», in REYMOND H., CAUVIN C., KLEINSCHMAGER R. *L'espace géographique des villes*, Paris, Anthropos, 425-436.
- LACOSTE, Y. (1976), *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, F. Maspero.
- LACOSTE, Y. (1982), «D'autres géopolitiques», *Hérodote*, n° 25, mai-juillet.
- LEVY, J., (1994), *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- LEY, D. et SAMUELS, M.S. (eds), (1978), *Humanistic geography: prospects and problems*, Croom-Helm, Londres.
- LUKERMANN, F. (1958), «Towards a more geographic economic geography», *The Professional Geographer*, 10, pp. 2-10.
- MOLES, A. et ROHMER, E. (1972), *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman.
- NYSTUEN, J.D. (1968), «Identification of Some Fundamental Spatial Concepts», in B.J.L. BERRY and D.F. MARBLE, *Spatial Analysis, A Reader in Statistical Geography*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice Hall, pp. 34-41.
- MAROUF, N. (éd.) (1995), *Identité-Communauté*, Paris, L'Harmattan.
- PUMAIN D. (1998), «Les modèles d'auto-organisation et le changement urbain». *Cahiers de Géographie de Québec*, 117, 349-366.
- RACINE, J.B. (1989), «Vers un nouveau modèle de l'homme comme référentiel de contrôle», in «Géographie, état des lieux. Débat transatlantique», *EspacesTemps*, 40/41, pp. 34-42.
- RACINE, J.B. (1995), «Les témoins», *Cahiers de Géographie de Québec*, 39, n° 108, pp. 537-548.
- RAFFESTIN C. (1980), *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Litec.
- RAFFESTIN, C. (1992), «Géographie et écologie humaine», in BAILLY, A. FERRAS, R. et PUMAIN, D. (1992), *Encyclopédie de la Géographie*, Paris, Economica, pp. 23-36.
- RAFFESTIN et al. (1995), *Géopolitique et histoire*, Payot Lausanne.
- REYMOND H. (1981), «Pour une problématique théorique», in ISNARD, H., RACINE J.B., REYMOND H. *Problématiques de la géographie*, Paris, PUF, pp. 163-262.
- RITCHOT, G. (1985), «Prémisses d'une théorie de la forme urbaine», in RITCHOT G. et FELTZ C. *Forme urbaine et pratique sociale*, Montréal, Le préambule, Coll. Science et Théorie, pp. 24-65
- ROBIC, M. C. (1992), «Epistémologie de la géographie», in BAILLY, A. FERRAS, R. et PUMAIN, D. (1992), *Encyclopédie de la Géographie*, Paris, Economica, pp. 54-73.
- SANDERS L., PUMAIN D., MATHIAN H., GUERIN-PACE F., BURA S. (1997), «SIMPOP: a multi-agent system for the study of urbanism». *Environment and Planning B*, 24, 287-305.
- SIBLEY, D. (1995), *Geographies of Exclusion, Society and Difference in the West*, London, Routledge.
- SORRE, M. (1957), *Rencontres de la géographie et de la sociologie*, Paris, M. Rivière.
- TURCO, A. (1988), *Verso una teoria geografica della complessità*, Milano, Ed. Unicopli, 1988.
- TUAN Y.F. (1974), *Topophilia*, Englewoods Cliffs, Prentice Hall.
- TUAN, Y.F. (1977), *Space and Places*, London: E. Arnold.
- VIDAL DE LA BLACHE P. (1921), *Principes de géographie humaine*. Réédition, Utz.
- WARNTZ, W. (1967), «Global science and the tyranny of space», *Papers, Regional Science Society*, 19, pp. 7-19.
- ZIPF, G.K. (1949), *Human Behavior and the principle of least effort*, Cambridge (Mass.) Addison Wesley Press.